

« Si loin, si proche... »

La Première Guerre mondiale dans la presse argentine et brésilienne

Olivier COMPAGNON

Institut des Hautes Études de l'Amérique latine

(Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle)

CREDAL – UMR 7169

Institut Universitaire de France

La Première Guerre mondiale semble ne pas avoir existé en Amérique latine. Du moins est-ce la première impression qui se dégage de toute recension bibliographique, que l'on consulte les travaux spécifiquement consacrés à l'histoire latino-américaine ou les ouvrages spécialisés sur la Grande Guerre.¹ Ce sentiment paraît confirmé par le fait que le XX^e siècle latino-américain est systématiquement pensé selon les deux grandes ruptures que constituent la crise de 1929 et la révolution cubaine de 1959, les tournants communément admis pour le reste du monde – à savoir les deux guerres mondiales – étant presque toujours présentés comme n'ayant eu que des effets secondaires. Quelques historiens de l'économie – comme le Brésilien Roberto Simonsen – cherchèrent bien à montrer que les années 1914-1918 avaient permis une accélération de l'industrialisation dans certains pays, en dépit de la contraction des échanges commerciaux transatlantiques ; ces travaux ne suffirent pas à remettre en cause cette périodisation récurrente, qui conforte une approche traditionnelle de l'Amérique latine perçue comme la périphérie d'un monde dominé par les centres européen et nord-américain, comme un espace marginal que ne sauraient réellement affecter les mutations géopolitiques internationales².

La Première Guerre mondiale est également absente des mémoires, dans la mesure elle ne fut pas vécue par l'Amérique latine dans sa chair comme elle le fut en Europe ou en Amérique du Nord. D'une part, l'espace latino-américain fut concerné de manière très marginale par les combats, qui se limitèrent à quelques batailles navales comme celles du cap Coronel ou des îles Falkland à la fin de l'année 1914 ; d'autre part, les combattants latino-américains qui partirent sur les différents fronts européens sont peu nombreux si l'on en rapporte les effectifs à la totalité des hommes mobilisés durant la première guerre totale de l'histoire ; enfin, seul le Brésil envoya des troupes en Afrique et en Europe, quelques mois seulement avant l'armistice. Ainsi n'existe-t-il quasiment pas de victimes du conflit ou de littérature de guerre – journaux de combattants, témoignages *a posteriori* de l'expérience des tranchées, etc. –, qui auraient pu contribuer à perpétuer le souvenir des années 1914-1918.³

¹ Les principaux travaux scientifiques existant actuellement sur l'Amérique latine et la Première Guerre mondiale sont cités dans Compagnon, Olivier, et Armelle Enders, « L'Amérique latine et la guerre », dans Stéphane Audoin-Rouzeau et Jean-Jacques Becker (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 889-901.

² Quelques exemples de cette historiographie classique, émanant tant d'Europe et des États-Unis que d'Amérique latine : Halperin Donghi, Tulio, *Historia Contemporánea de América Latina*, Madrid, Alianza Editorial, 13^e éd., 1996 (1^{ère} éd. en 1969) ; Manigat, Leslie, *L'Amérique latine au XX^e siècle*, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 1991 (1^{ère} éd. en 1973) ; Skidmore, Thomas E. et Peter H. Smith, *Historia Contemporánea de América Latina*, Barcelone, Editorial Crítica, 1996 (1^{ère} éd. en anglais en 1984) ; Meyer Jean-André, *Les chrétiens d'Amérique latine. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Desclée, 1991 (en particulier p. 175-176)

³ Des témoignages de l'expérience de guerre comme ceux de l'Argentin Juan B. Homet (*Diario de un Argentino soldado en la guerra actual*, Buenos Aires, Editor Martin Schneider, s. d.) ou du Chilien Eduardo Donoso M. (*Impresiones de un Chileno a*

Verdun a bien donné son nom à une rue de São Paulo et à une compagnie de bus de Rio de Janeiro, mais ce nom semble rarement évoquer auprès des populations *paulista* et *carioca* la sanglante bataille dont le 90^{ème} anniversaire fut récemment commémoré en grande pompe en France et en Allemagne.

L'ostracisme dont la Grande Guerre est victime dans l'historiographie contraste fortement avec l'omniprésence du conflit dans la presse latino-américaine. Dès la fin de l'année 1914, celle-ci se fait l'écho des nouvelles du front et témoigne d'un intérêt aigu pour les premières batailles qui ébranlent l'Europe – au point d'ailleurs que la guerre apparaît comme un accélérateur du processus de modernisation et de professionnalisation de la presse à l'œuvre depuis le début du XX^e siècle. Il s'agit donc de montrer, d'une part, comment les journaux et les revues – quelles qu'en soient les tendances politiques et la périodicité, qu'il s'agisse de publications des capitales ou de province – rendent compte pendant plus de quatre ans de ce conflit qui semble ne pas concerner pas l'Amérique latine lorsqu'il éclate au début du mois d'août 1914. D'autre part, le traitement de cette guerre lointaine reflète également un système complexe de représentations de l'Europe, qui s'est mis en place tout au long du XIX^e siècle et que l'ébranlement de 1914 remet profondément en question : la presse constitue par conséquent un prisme de choix au travers duquel transparait le tournant identitaire que connaît l'Amérique latine dans les trois premières décennies du XX^e siècle et au sein duquel la Première Guerre mondiale constitue une matrice de première importance.

S'il est évidemment impossible – d'un simple point de vue pratique – de travailler à l'échelle de toute l'Amérique latine dans une telle perspective, le choix d'une approche comparatiste entre l'Argentine et le Brésil répond à plusieurs motivations. Il s'agit tout d'abord de pays où la presse est pléthorique et où existe une vie intellectuelle particulièrement active dans les années 1910 : Buenos Aires et Rio de Janeiro, mais aussi São Paulo dont la vocation de concurrente à la domination *carioca* s'affirme précisément en ce début de XX^e siècle, font partie avec Santiago du Chili et Mexico des capitales culturelles latino-américaines, où paraissent des centaines de journaux et de revues qui constituent autant de tribunes d'expression des élites politiques et intellectuelles – voire d'une opinion publique émergente. Par ailleurs, on peut considérer que la vie politique en Argentine et au Brésil est quasiment « normale » entre 1914 et 1918, au sens où n'interviennent pas de changements politiques violents ou d'événements susceptibles de reléguer durablement les questions internationales au second plan – contrairement au Mexique où la question de la guerre est inextricablement liée à celle de la Révolution en marche depuis 1910. Ensuite, ces deux pays ne traversent pas la guerre selon les mêmes modalités et permettent ainsi d'alimenter un comparatisme relativement dynamique : alors que l'Argentine demeure neutre durant tout le conflit bien qu'elle subisse d'importantes pressions de la part des Alliés pour déclarer la guerre à l'Allemagne, le Brésil est le seul pays d'Amérique du Sud à entrer en guerre⁴ ; aussi peut-on légitimement se demander si ces choix différents traduisent ou non des représentations antagonistes du conflit qui déchire alors l'Europe. Enfin, l'Argentine et le Brésil vivent depuis les Indépendances dans un rapport de défiance constitutif de leur volonté hégémonique sur l'Amérique latine ; entre 1914 et 1918, alors que le Mexique sombre lentement dans une guerre civile qui affecte son statut international, chacun des

través de Alemania y Francia durante la guerra, Santiago de Chile, Imprenta España Editorial, s.d.), tous deux parus à l'extrême fin des années 1910, constituent de rares exceptions.

⁴ Rappelons que tous les pays d'Amérique latine demeurent neutres jusqu'à l'intervention des États-Unis. Panama, Cuba et le Brésil déclarent la guerre à l'Allemagne en 1917, imités l'année suivante par le Costa Rica, le Guatemala, le Nicaragua, Haïti et le Honduras.

deux pays ambitionne plus que jamais d'affirmer son statut de nation dominante dans le monde issu de la guerre. Ainsi observe-t-on, au-delà même du comparatisme, une multiplicité de regards croisés entre ces deux pays où les représentations du voisin interfèrent continûment avec celles de la guerre européenne.⁵

1. La guerre à l'aune des intérêts de la nation

1.1 *La neutralité de 1914*

Lorsque la guerre éclate en Europe au cours de l'été 1914, on pourrait presque dire qu'elle passe inaperçue tant on peine à trouver des relations de la mobilisation et des premiers combats. Même la bataille de la Marne, premier tournant militaire important qui rompt l'avance allemande vers Paris en septembre, n'est évoquée que très marginalement ; quelques brèves, çà et là, évoquent ce que l'on nomme fréquemment « les événements européens ». L'actualité argentine est dominée pendant tout le mois d'août par le décès brutal du président de la République Roque Sáenz Peña, tandis que les derniers développements de la Révolution mexicaine – en passe de se transformer en véritable guerre civile et en conflit ouvert avec les Etats-Unis – occupent l'essentiel des rubriques internationales dans la presse des deux pays. Seuls quelques éditorialistes isolés portent alors sur les premiers combats un regard critique laissant entrevoir l'ampleur du conflit qui débute⁶.

Cette relative absence de la guerre n'est pas seulement due à ces événements « écrans » : dès le déclenchement du conflit, Buenos Aires et Rio ont déclaré leur « complète neutralité » – c'est l'expression utilisée par le gouvernement brésilien – dans un conflit qui semble ne concerner en rien l'Amérique latine. Cette neutralité est l'objet d'un consensus presque total, apparaît à tous comme la seule attitude possible et ne donne lieu à aucun débat politique notable⁷. D'une part, elle s'inscrit dans le prolongement de la vieille doctrine Monroe de 1823 qui avait établi le principe de non-ingérence des jeunes États américains dans les affaires européennes en échange d'une non-ingérence de l'Europe dans les affaires américaines. À l'instar de la guerre franco-prussienne de 1870-1871, le conflit qui éclate en août 1914 apparaît le prolongement de tensions strictement européennes – question des Balkans, choc des impérialismes coloniaux, antagonisme franco-allemand, etc. – et définitivement étrangères à l'hémisphère américain. Aussi dénonce-t-on volontiers « l'impérialisme fou »⁸ sans que n'émerge à aucun moment l'hypothèse d'une implication dans cette guerre lointaine. D'autre part, les économies argentine et brésilienne sont alors structurellement dépendantes des marchés européens, auprès desquels elles exportent des matières premières agricoles ou minières et

⁵ Pour plus de développements sur les vertus du comparatisme en général et du comparatisme entre l'Argentine et le Brésil en particulier, cf. Fausto, Boris, et Fernando J. Devoto, *Brasil e Argentina. Um ensaio de história comparada (1850-2002)*, São Paulo, Editora 34, 2002 (notamment l'introduction, p. 9-28). Notons que, dans ce livre de 574 pages, la Première Guerre mondiale est traitée en une vingtaine de lignes (p. 230, p. 233-234). Cf. également *Brasil-Argentina: a visão do outro*, Brasília, FUNAG, 2000 ; ainsi que Lladós, José Maria, et Samuel Pinheiro Guimarães (org.), *Perspectivas Brasil e Argentina*, Rio de Janeiro, IPRI, 1997.

⁶ Ainsi Julio Mesquita, directeur de *O Estado de São Paulo*, sur lequel nous reviendrons plus loin.

⁷ En témoigne le traitement très comparable de la guerre dans deux journaux *cariocas* de tradition politique différente, le *Correio da Manhã* adoptant souvent des positions critiques face au gouvernement et le très conservateur *Jornal do Comércio* (cf. Garambone, Sidney, *A Primeira Guerra mundial e a imprensa brasileira*, Rio de Janeiro, Mauad, 2003). En 1917, ces deux quotidiens appellent à l'entrée en guerre du Brésil.

⁸ *La Gaceta de Noticias* (Rio de Janeiro), 7 août 1914 (cité par Rivas, Pierre, *Encontro entre literaturas. França – Brasil – Portugal*, São Paulo, Editora Hucitec, 1995, p. 191).

important des produits manufacturés : prendre parti pour l'un ou l'autre camp signifierait s'aliéner des partenaires commerciaux de première importance. Enfin, la crainte d'une remise en question de l'unité nationale n'est pas indifférente dans ces pays d'immigration de fraîche date : au Brésil où se trouve notamment une communauté allemande d'environ 400 000 membres, principalement installée dans le sud du pays (États du Rio Grande do Sul et de Santa Catarina) et réputée mal intégrée à la nation ; comme en Argentine où le Centenaire de l'Indépendance, en 1910, avait donné lieu à d'innombrables débats sur l'« argentinité » et les conditions d'une bonne intégration des migrants européens⁹.

C'est précisément dans la presse des communautés immigrées que l'on relève les seules véritables polémiques concernant la neutralité. Dès août 1914, la vingtaine de journaux qui paraissent alors en langue allemande au Brésil – parfois très éloignés idéologiquement et souvent concurrents d'un point de vue commercial – mettent une même ardeur à défendre la cause du Reich, de l'anticlérical et libre penseur *Germania* de São Paulo au *Deutsche Post* de São Leopoldo, fortement marqué par le protestantisme¹⁰. Confrontés à la propagande de l'Entente sur les atrocités allemandes et n'ayant guère accès à des sources d'information autres que les agences de presse françaises et anglaises, ils prennent un soin tout particulier à répondre aux calomnies que le reste de la presse, plutôt favorable à la cause alliée bien qu'approuvant la neutralité, n'hésite parfois pas à diffuser. Ainsi lorsque le *Diário Popular* de Pelotas explique à ses lecteurs que Beethoven était belge et que l'imprimerie n'est pas née de Gutenberg, mais d'un obscur cordonnier français¹¹. En outre, ces publications – dont beaucoup naissent dans le climat obsidional né de la guerre, à l'instar *Deutsche Tageblatt* de Rio de Janeiro – mettent en exergue les discriminations dont la communauté d'origine germanique est parfois victime, rapportant avec un soin minutieux les rixes fréquentes entre germano-brésiliens et luso-brésiliens. Si ces tensions semblent moins vives en Argentine où l'importante communauté d'origine espagnole observe sans remous la neutralité de la mère patrie ibérique, les quotidiens de Buenos Aires n'en rapportent pas moins que de gigantesques manifestations de soutien eurent lieu dans les rues de la capitale en 1915 lorsque l'Italie entra en guerre. Toutefois, ces éléments ne permettent pas d'affirmer que la guerre s'impose d'emblée comme un sujet central de l'actualité en Argentine et au Brésil.

1.2 L'émergence de la guerre dans la presse

C'est seulement dans les derniers mois de 1914 que la guerre commence à se faire plus présente dans la presse, pour devenir à partir du début de l'année suivante – et jusqu'au début des années 1920 – non seulement le principal sujet international, mais aussi un enjeu fondamental en matière de politique intérieure. Tout d'abord, contrairement à l'idée selon laquelle les économies latino-américaines auraient tiré profit du conflit du point de vue économique, la guerre entraîne très rapidement une mévente d'un certain nombre de produits d'exportation – le café brésilien en est le

⁹ Parmi la bibliographie abondante, cf. par exemple Villanueva, María Graciela, « En busca de una definición de la identidad nacional argentina (1880-1910), *Río de la Plata* (Buenos Aires), n°20-21, 1999-2000, « La figura del intelectual », Actas del VI Congreso Internacional del CELCIRP (New York, 1998), p. 143-154.

¹⁰ Luebke, Frederick C., *Germans in Brazil. A Comparative History of Cultural Conflict During World War I*, Baton Rouge / London, Louisiana State University Press, 1987, p. 88 et suiv.

¹¹ *Id.*, p. 103.

meilleur exemple – et met en péril l'équilibre économique de toute l'Amérique latine. C'est donc avant tout parce que la guerre menace les intérêts nationaux – et non pour elle-même – qu'elle commence à faire la une de l'actualité. Ces considérations économiques prennent une place encore plus importante lorsque l'Allemagne se lance dans une guerre sous-marine à outrance et coulent plusieurs bateaux argentins et brésiliens, à partir de février 1917. Il n'empêche qu'elles peuvent également être traitées sous l'angle d'un certain cynisme, comme le montre cet extrait de la rubrique « Vida Social » d'un journal de Buenos Aires :

« S'il convient de regretter la guerre horrible qui ensanglante l'Europe, celle-ci a également des avantages sur la vie sociale de Buenos Aires. Car aux millions que dépensent les nations belligérantes pour acheter dont ce dont nous disposons et tout ce dont elle note [allusion aux achats de blé notamment] s'ajoutent les millions que dépensaient jadis les touristes argentins en Europe et qui désormais restent dans le pays.¹² »

Si les inquiétudes économiques contribuent à expliquer l'émergence du conflit dans la presse au cours de l'hiver 1914-1915, d'autres données y concourent également. C'est le cas de l'exécution par les Allemands du consul argentin en Belgique en octobre 1914, sans motif apparent, qui provoque une véritable émotion dans l'opinion. L'affaire occupe la presse d'octobre à décembre 1914, sans toutefois entraîner une rupture des relations entre Buenos Aires et Berlin. Autre élément important, ces pays où de nombreux immigrés européens se sont récemment installés voient un certain nombre de ceux-ci partir spontanément vers le théâtre des opérations – en plus de ceux qui sont encore citoyens de nations européennes et sont mobilisés par leur ministère de la Guerre respectif. Ainsi la revue *Caras y Caretas* annonce-t-elle en novembre 1914 le départ vers la France des trois frères Juan, Luis et Francisco Verge, de nationalité argentine mais fils d'un Français vétéran de la guerre de 1870-1871 et arrivé à Buenos Aires dans les années 1890 ; ceux-ci déclarent avant de s'embarquer qu'ils partent pour « intégrer l'armée de la patrie de leur père »¹³. Ponctuelle et presque anecdotique dans ce cas, cette dynamique de départs spontanés prend parfois des proportions plus inquiétantes selon plusieurs éditorialistes : *El Diario* de Buenos Aires relate en décembre 1914 que de nombreux cheminots d'ascendance anglaise ont regagné le Royaume-Uni et que les compagnies de chemin de fer peinent désormais à trouver du personnel compétent pour pallier leur défection¹⁴. Enfin, on note de nombreuses interviews d'élites argentines qui séjournèrent en Europe – et notamment en France – au moment du déclenchement de la guerre et qui relatent leur vision du conflit : ainsi quelques personnalités qui séjournèrent sur la côte basque – parmi lesquelles l'épouse de l'ambassadeur d'Argentine en France – relatent-elles en janvier 1915 comment elles sont venues en aide aux blessés français qui étaient soignés là-bas¹⁵.

Malgré la neutralité officielle des États, tout se passe donc comme si la guerre s'invitait dans le débat national argentin et brésilien à la charnière des années 1914 et 1915. Ceci est d'autant plus vrai que partent également vers l'Europe des citoyens n'entretenant aucun lien particulier avec les pays belligérants : on connaît ainsi, grâce aux archives diplomatiques françaises, des dizaines de cas

¹² *El Diario* (Buenos Aires), avril 1915.

¹³ *Caras y Caretas* (Buenos Aires), n°840, 7 novembre 1914. Sur la question des volontaires argentins, cf. Lorenz, Federico G., « Voluntarios argentinos en la Gran Guerra », *Todo es Historia* (Buenos Aires), n°373, août 1998, p. 72-91.

¹⁴ *El Diario* (Buenos Aires), 14 décembre 1914, p. 12. Le même journal revient sur cette question à de nombreuses reprises : ainsi le 9 avril 1915, à propos de Jorge MacFakquar, citoyen argentin d'ascendance britannique qui rejoindrait alors quelque 4 000 Anglo-argentins déjà partis sur le front d'Europe de l'Ouest (p. 1).

¹⁵ *El Diario* (Buenos Aires), 5 janvier 1915.

d'engagés volontaires qui servirent aux côtés des Poilus dans le but unique de défendre « la civilisation française » contre la barbarie allemande. En juillet 1917, un journal *porteño*¹⁶ consacre un long article à Manuel Bengoechea, citoyen argentin d'origine basque espagnole tombé pour la France dans les rangs de la Légion Étrangère¹⁷. Le phénomène est suffisamment sensible pour que *Caras y Caretas* crée fin 1914 une rubrique exclusivement dédiée aux « Argentinos en la guerra », dans laquelle sont publiées des photographies des combattants – le plus souvent en uniforme.

1.3 L'information et l'opinion

L'émergence de la Grande Guerre dans la presse a pour effet de transformer cette dernière, aussi bien en termes de contenu des messages délivrés aux lecteurs qu'en ce qui concerne les conditions de production. Le premier effet notable, le plus important peut-être aussi, réside dans l'émergence de la figure du reporter de guerre. Jusqu'au début du XX^e siècle, les rubriques internationales étaient traditionnellement alimentées par les nouvelles des agences de presse européennes (principalement françaises et anglaises) et par les commentaires de diplomates en poste à l'étranger : contraints au devoir de réserve, ces derniers relayaient peu ou prou la vision de leur ministère de tutelle, tandis que les agences de presse – soumises à une sévère censure, *a fortiori* en temps de guerre – étaient les vecteurs d'informations univoques, descriptives, rarement critiques.

De ce point de vue, la Première Guerre mondiale infléchit les évolutions qui avaient commencé à marquer le métier de journaliste. Bien que les diplomates puissent encore jouer un rôle important – comme le montre l'exemple de Manuel de Oliveira Lima, ambassadeur du Brésil à Londres, qui tient durant tout le conflit une chronique hebdomadaire intitulée « Ecos da guerra » dans *El Estado de São Paulo* –, bien que les agences franco-anglaises détiennent encore jusqu'à la fin des années 1910 un quasi-monopole sur les dépêches et constituent en cela des vecteurs de la propagande alliée en Amérique latine, la neutralité officielle contraint à un certain équilibre des propos et contribue à l'apparition des reporters de guerre. C'est ainsi que le principal journal de Buenos Aires, *La Nación*, accueille simultanément les tribunes de Leopoldo Lugones (1874-1938) et d'Emilio Kinkelin (1875-1943). Le premier est un intellectuel francophile, qui a gravité dans les milieux socialistes au début du siècle pour ensuite se convertir à un libéralisme inspiré des Lumières, et réside en France depuis 1912. Le second est un colonel de l'armée argentine, surpris par la guerre alors qu'il séjournait en Allemagne en tant que membre de la commission argentine des armements, qui se met à la disposition du journal *porteño* dès 1914¹⁸. Au fur et à mesure que la guerre s'enlise, tous deux commencent à parcourir les différents fronts et donnent à leur journal des textes décrivant la vie quotidienne et les horreurs des tranchées, le rôle de l'arrière, celui des mairaines de guerre, etc. L'émergence du reporter de guerre coïncide avec une plus grande place accordée à la photographie, qui permet d'illustrer les récits réalistes. Le phénomène n'est pas isolé à *La Nación* : au milieu de la guerre, *Caras y Caretas* dispose de cinq envoyés spéciaux sur les différents fronts, qui alimentent la

¹⁶ De Buenos Aires.

¹⁷ *La Prensa* (Buenos Aires), 30 juillet 1917, p. 5.

¹⁸ Kinkelin publie ses chroniques en deux volumes au sortir de la guerre (*Mis correspondencias a « La Nación » durante la guerra europea*, Buenos Aires, Guillermo Kraft, 1921, 2 vol.) et devient l'une des grandes figures du nationalisme argentin de l'entre-deux-guerres. Sur ces chroniques adressées tout au long du conflit, cf. Lorenz, Federico G., « La gran guerra vista por un Argentino », *Todo es Historia* (Buenos Aires), n°352, novembre 1996, p. 48-65.

revue de reportages exclusifs – en plus des nouvelles acquises auprès des agences européennes qui paraissent dans la rubrique internationale.

La rupture entraînée par la guerre dans le traitement de l'information est également sensible au Brésil. Ainsi Julio Mesquita (1862-1927), considéré comme l'un des pères du journalisme moderne au Brésil et directeur de *O Estado de São Paulo*, commence-t-il à publier dès le début de la guerre un « Boletim semanal da guerra » qui entend s'émanciper des nouvelles du front, simplement descriptives et souvent confuses, pour proposer à partir de sources variées une vue de synthèse et une réflexion sur les enjeux que recouvre le conflit en cours¹⁹. Si ces chroniques du lundi laissent transparaître la francophilie de leur auteur et reflètent mal l'objectivité de l'information qu'il s'était assignée, il n'en demeure pas moins qu'elles démontrent une profonde transformation dans la rédaction des actualités internationales. Notamment, Mesquita fait preuve dès les premiers mois de la guerre d'une grande lucidité sur ce conflit d'un genre nouveau, signalant avec étonnement et crainte l'ampleur des moyens déployés par l'un et l'autre camp²⁰.

Il convient évidemment de s'interroger sur l'écho que recueillent ces analyses au sein d'opinions publiques considérées en ces années comme « naissantes ». Certes, la presse a connu depuis les années 1880 une croissance remarquable : près de 600 titres – toutes périodicités confondues – sont recensés en Argentine en 1896, dont près des trois-quarts pour la ville de Buenos Aires et sa province ; en 1911, la seule ville de Rio – où vivent 850 000 habitants – compte dix-sept quotidiens dont les tirages augmentent alors de manière spectaculaire ; la presse ouvrière explose également dans les années 1900 et 1910 : dans l'État de São Paulo et durant les seules années de guerre apparaissent de nombreux titres spécifiquement destinés au prolétariat naissant tels que *A Rebelião* et *A Revolta* (1914), *O Combate* et *O Livre Pensamento* (1915), *A Plebe* et *A Defesa do Povo* (1917), *O Operário* (1918)²¹.

Cela dit, il serait bien abusif de parler d'une presse populaire en Amérique latine au début du XX^e siècle : d'une part, les tirages observés dans les années qui entourent la Première Guerre mondiale n'ont aucune commune mesure avec ceux que l'on observe en France par exemple, où un quotidien comme *Le Petit Journal* atteint le million d'exemplaires dès les années 1890 ; d'autre part, force est de prendre en compte la très forte concentration de la presse dans les principales villes au-delà desquelles elle est fort peu diffusée, ainsi que des taux d'analphabétisme qui demeurent très importants²². Productions des élites, l'essentiel des publications demeurent destinées aux élites ; seules la presse ouvrière, diffusée bien au-delà de la minorité sachant lire par le biais de sociabilités propres au prolétariat urbain, et celle des communautés issues de l'immigration laissent entrevoir l'hypothèse d'une diffusion large des informations de guerre.

¹⁹ Un recueil de l'ensemble de ces chroniques est récemment paru : *A Guerra por Julio Mesquita*, São Paulo, O Estado de São Paulo / Editora Terceiro Nome, 4 vol., 2002, 917 p.

²⁰ « Batalha sem precedentes » (14 septembre 1914), dans *A Guerra por Julio Mesquita*, *op. cit.*, p. 81-85.

²¹ Pour l'ensemble de ces données, cf. Checa Godoy, Antonio, *Historia de la prensa en Iberoamérica*, Séville, Ediciones Alfar, 1993 ; Werneck Sodré, Nelson, *A história da imprensa no Brasil, 1880-1920*, Rio de Janeiro, Editora Civilização Brasileira, 1966 ; Nazareth Ferreira, Maria, *A imprensa operária no Brasil, 1880-1920*, Petrópolis, Editora Vozes, 1978.

²² Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Argentine compte encore 14 % d'analphabètes et le Brésil 51 %. Cf. Hartlyn, Jonathan, et Arturo Valenzuela, « La democracia desde 1930 », dans Leslie Bethell (dir.), *Historia de América latina*, vol. 12, « Política y sociedad desde 1930 », Barcelone, Crítica, 1997, p. 41.

Les huit premiers quotidiens brésiliens en 1918²³

Nom	Ville	Date de création	Tirage
<i>O Estado de São Paulo</i>	São Paulo	1875	53 000
<i>Correio da Manhã</i>	Rio de Janeiro	1900	50 000
<i>A Noite</i>	Rio de Janeiro	1910	50 000
<i>A Rua</i>	Rio de Janeiro	1914	30 000
<i>O Imparcial</i>	Rio de Janeiro	1911	25 000
<i>Gazeta de Notícias</i>	Rio de Janeiro	1875	25 000
<i>O Paiz</i>	Rio de Janeiro	1883	25 000
<i>Jornal do Brasil</i>	Rio de Janeiro	1890	25 000

1.4 La rupture de 1917

En avril 1917, l'entrée en guerre des États-Unis marque une véritable solution de continuité. Bien qu'elle se soit révélée chaque jour un peu plus présente dans la presse depuis la fin de l'année 1914, jamais il n'avait été question jusque-là que les gouvernements brésilien et argentin pussent rejoindre l'un ou l'autre des camps en présence. Dès lors que Washington entre de plain-pied dans le conflit et déploie une intense activité diplomatique en Amérique latine afin d'obtenir des soutiens, le destin de la nation tout entière semble suspendu à la question de la guerre.

Au-delà même de la pertinence – politique, économique, morale, etc. – d'entrer en guerre aux côtés des Alliés, la presse se fait tout d'abord l'écho des inquiétudes suscitées par la relation particulière avec les États-Unis, dont la politique latino-américaine a connu un tournant agressif à la charnière des deux siècles – que l'on songe à l'intervention à Cuba en 1898, à la sécession panaméenne de 1903 ou à la politique du « big stick » de Théodore Roosevelt. Si, à l'instar des grands quotidiens brésiliens, le *Correio da Manhã* évoque une nécessaire « modification de la neutralité » brésilienne au nom de la solidarité continentale et semble ainsi attester que le Brésil est l'allié naturel des États-Unis en Amérique latine²⁴, les choses se jouent différemment en Argentine où la presse relaie volontiers la méfiance du gouvernement radical du président Yrigoyen à l'égard de Washington : dès janvier 1917, *La Nación* exprime son scepticisme vis-à-vis des propositions de paix émises par Wilson, considérées comme absconses²⁵. En outre, l'un des arguments récurrents réside alors dans le respect des principes du droit international :

« Nos relations avec les peuples européens ressemblaient à celles que peut entretenir une entreprise commerciale avec ses clients. Nous achetions et nous vendions [...]. Il nous suffisait d'être considéré

²³ D'après Checa Godoy, Antonio, *op. cit.*, p. 248.

²⁴ « A modificação da neutralidade », *Correio da Manhã* (Rio de Janeiro), 21 mai 1917. Cette relation privilégiée a largement été construite durant la période où le baron Rio Branco a été ministre des Affaires étrangères (1902-1912).

²⁵ « El mensaje del presidente Wilson », *La Nación* (Buenos Aires), 24 janvier 1917.

comme le grenier du monde pour juger notre position internationale solide et respectable [...]. Les répercussions de la guerre européenne ont été considérées et traitées avec sérénité et énergie, d'un point de vue éminemment argentin. Nous avons su utiliser les armes du droit comme le font les peuples conséquents avec leur souveraineté²⁶. »

Surtout, on mesure alors toute l'importance de la rivalité entre l'Argentine et le Brésil, que l'on avait pu croire apaisée en 1915 avec la signature du traité ABC (Argentine-Brésil-Chili) prévoyant un règlement pacifique et négocié des tensions entre les pays signataires : en avril 1917, *La Época* publie ainsi deux articles sur le potentiel militaire brésilien et ses prises de position internationales depuis 1914²⁷ ; après l'entrée en guerre du Brésil en octobre 1917, *La Prensa* s'inquiète ouvertement des conséquences que pourraient avoir pour l'Argentine le réarmement occasionné par l'alignement de Rio sur Washington²⁸. Bien au-delà d'éventuelles menaces qui pèseraient sur l'intégrité du territoire argentin, c'est ici la sortie de guerre qui est déjà en ligne de mire : en refusant d'entrer dans un conflit qui ne la concernait pas, l'Argentine aurait conquis le « respect » et à la « sympathie de toutes les nations du monde »²⁹ et se trouverait en position d'affirmer son leadership sur l'Amérique latine.

Réactivées par le contexte particulier de l'année 1917, les tensions entre les deux pays et l'importance accordée par les autorités au traitement de l'information apparaissent de manière flagrante dans les archives diplomatiques : à la fin de l'année, l'ambassadeur du Brésil à Buenos Aires inonde Itamaraty (le ministère des Affaires étrangères brésilien) de coupures de presse argentines, s'inquiète de la réception très froide réservée à l'entrée du Brésil dans le conflit et demande à son ministre de tutelle d'infléchir autant que possible ces représentations de la politique brésilienne en réaffirmant l'amitié entre les deux peuples. Notons au passage que les belligérants européens se montrent également très attentifs à la presse latino-américaine, comme en témoigne un document publié à Londres le 1^{er} octobre 1917 concluant que la presse argentine et brésilienne est majoritairement favorable aux Alliés, mais que la propagande doit se poursuivre afin d'achever de convaincre l'opinion³⁰.

Par ailleurs, cette année 1917 est aussi celle de la cristallisation des tensions apparues dès 1914 au sein des communautés d'origine germanique. En Argentine, le président Yrigoyen reçoit dans sa politique de neutralité le soutien plus ou moins actif de journaux tels que le *Deutsche La Plata Zeitung*, de *La Razón* ou de *La Unión* ne cachant guère leur germanophilie et des quotidiens liés au parti radical comme *El Diario* ou *La Época*³¹ ; il n'en est pas moins confronté à une intense propagande en faveur d'une entrée en guerre aux côtés des Alliés, le relatif consensus observé dans la presse argentine en 1914 ayant désormais fait long feu³². Dans le sud du Brésil surviennent en avril

²⁶ *La Época* (Buenos Aires), le 17 février 1918.

²⁷ « El Brasil ante el conflicto », *La Época* (Buenos Aires), 11 avril 1917 ; « El Brasil como país beligerante », *id.*, 12 avril 1917.

²⁸ *La Prensa* (Buenos Aires), 16 mars 1918.

²⁹ *La Época* (Buenos Aires), le 17 février 1918.

³⁰ *Memorandum sobre la prensa en América del Sur y central* (Foreign Office), cité par Goñi Demarchi, Carlos A., José N. Scala et Berraondo Germán W., *Yrigoyen y la Gran Guerra. Aspectos desconocidos de una gesta ignorada*, Buenos Aires, Ediciones Ciudad Argentina, 1998, p. 159 et suiv.

³¹ *Id.*

³² Le gouvernement argentin doit notamment composer avec son ambassadeur à Washington, Rómulo Naón, qui se montre résolument partisan d'un soutien aux États-Unis et diffuse largement ses analyses dans les quotidiens de Buenos Aires (cf. par exemple *La Prensa*, 7 février 1917).

d'importants affrontements entre immigrés allemands et partisans de l'entrée en guerre du pays aux côtés des Alliés, qui causent pour partie le limogeage du ministre des Affaires étrangères Lauro Müller, lui-même d'origine germanique, en poste depuis 1912 et remplacé Nilo Peçanha, francophile notoire « de pur sang brésilien³³. » À la fin de l'année, la presse de Porto Alegre reflète parfaitement ces tensions en présentant à ses lecteurs les efforts de la *Liga de Resistencia Nacional* pour éradiquer l'influence allemande au Brésil³⁴.

L'ensemble de ces éléments permettent de prendre la mesure de l'évolution intervenue depuis le début de la guerre : à l'image d'une guerre lointaine et radicalement étrangère à l'Amérique latine, seulement susceptible d'être touchée à la marge, s'est progressivement substituée l'idée d'un conflit comme enjeu national majeur, en ce qu'il cristallise l'importance de la relation avec les États-Unis, réactive la rivalité argentine-brésilienne et détermine les desseins hégémoniques qu'entretient chacun des deux États. Le tableau serait toutefois incomplet si l'on en restait à ce niveau de lecture, qui repose surtout sur la presse quotidienne et relève principalement de l'histoire politique. Dans la perspective d'une histoire intellectuelle de la guerre en Amérique latine, les très nombreuses revues paraissant alors en Argentine et au Brésil, dont la vocation réside moins dans la transmission d'informations que dans la réflexion critique, permettent d'affiner le propos et de mettre en lumière les mutations des représentations de l'Europe qui interviennent dans la deuxième moitié des années 1910.

2. La guerre comme enjeu de civilisation

2.1 *Civilisation française et barbarie allemande*

La neutralité officielle définie presque naturellement en 1914 n'a pas empêché l'émergence d'antagonismes parmi les élites argentines et brésiliennes. S'il ne s'agit pas nécessairement – du moins avant 1917 – d'infléchir les choix gouvernementaux, de nombreux intellectuels n'en proclament pas moins ouvertement leur inclination pour l'un ou l'autre camp dès le début du conflit. Et force est de constater que la francophilie est alors largement dominante.

Un bref détour s'impose afin de prendre la mesure du cataclysme qui frappe les élites latino-américaines à l'orée du conflit. À la suite des Indépendances du début du XIX^e siècle, une majeure partie des intellectuels et du personnel politique avait violemment rejeté le modèle de civilisation incarné par la péninsule Ibérique pour tourner les yeux vers la civilisation « éclairée » que l'on pensait désormais observer en Europe du Nord-Ouest³⁵. Parmi ces nouveaux référents européens, la France occupe une place privilégiée et bien connue, que l'on parle d'« influence intellectuelle » ou de « présence culturelle »³⁶. Le rayonnement de la culture française est d'abord lié à l'importance de la

³³ *La Época* (Buenos Aires), 4 mai 1917.

³⁴ Cf. Luebke, Frederick C., *op. cit.*, chap. 5.

³⁵ Sur ce point, le cas du Brésil diffère de celui des anciennes possessions coloniales de l'Espagne, dans la mesure où l'Indépendance a été acquise en 1822 au terme d'un processus moins violent et davantage négocié. Le rejet de l'ancienne métropole n'a donc pas été aussi radical en terre lusophone qu'en terre hispanophone.

³⁶ Cf. Lempérière, Annick, Georges Lomné, Frédéric Martinez et Denis Rolland, *L'Amérique latine et les modèles européens*, Paris, L'Harmattan, 1998 ; Rolland, Denis, *La crise du modèle français. Marianne et l'Amérique latine. Culture, politique, identité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2000 ; Guerra, François-Xavier, « L'Euro-Amérique : constitution et perceptions d'un espace culturel commun », dans *Les civilisations dans le regard de l'autre*, Paris, Unesco, 2002, p. 183-192.

philosophie des Lumières et de 1789 dans le processus des Indépendances, comme le note en 1851 l'Argentin Juan Bautista Alberdi (1810-1884) en rappelant la dette des révolutions américaines à l'égard des idées françaises :

« C'est à la science française que nous devons nos inspirations de liberté et d'indépendance. Par sa langue, sœur de la nôtre, par la clarté et l'abondance de ses livres, comme par l'identité des croyances, la France aura toujours une influence immense sur cette partie de l'Amérique³⁷. »

Au-delà de l'histoire des idées, ce sont également les nouvelles formes de sociabilité et de pratiques politiques apparues avec la Révolution française qui se sont massivement diffusées en Amérique latine. En outre, tout au long du XIX^e siècle, le succès considérable que rencontrent les travaux de Comte ou de Renan, les lettres françaises de Hugo à Stendhal et de Mallarmé à Zola ou encore les différentes écoles de peinture, correspond à la place accordée à la langue française dans les programmes d'enseignement nationaux, qui oriente naturellement les couches supérieures des sociétés latino-américaines vers la culture française. À partir de 1870 plus précisément, les fils de bonne famille et les produits de l'intelligentsia sont élevés dans le culte du positivisme comtien et du scientisme, dont la matérialisation la plus aboutie leur semble être la Belle Époque et le Paris des Expositions universelles. Tous voyagent en France régulièrement, persuadés d'y trouver le cœur de la civilisation et le lieu où se trame l'avenir de l'humanité. Ville-lumière, Paris est le lieu de la modernité sous toutes ses formes³⁸. L'une des figures importantes de la littérature argentine contemporaine, Victoria Ocampo (1890-1979), résume efficacement les affinités électives qui unissent l'ensemble des élites d'Amérique latine à la France lorsqu'elle affirme qu'« il n'y a pas un seul Américain, amoureux d'art ou de littérature, ou simplement de civilisation, qui ne se soit fait bâtisseur de ponts entre la France et nous. Je n'imagine pas la vie sans le va-et-vient qu'ils permettent³⁹. » Plus métaphorique, son compatriote Manuel Ugarte estime de son côté que « l'Argentine s'est donnée à la France avec l'ingénuité d'une vierge » tout au long du XIX^e siècle.

Cette francophilie largement répandue explique qu'une grande partie de l'intelligentsia argentine et brésilienne prenne partie en faveur de la France et de ses alliés dès le déclenchement de la guerre. Pour beaucoup, celle-ci se résume dans un premier temps à l'affrontement entre la barbarie allemande, incarnée par le militarisme à outrance, et l'éternelle civilisation française. Les chroniques de Leopoldo Lugones dans *La Nación* en constituent un parfait exemple dès 1914 : rappelant à de multiples reprises que l'Amérique latine tout entière est l'héritière de la culture européenne, il ne ménage pas ses critiques à l'égard du militarisme allemand en passe de ruiner cette civilisation. La revue culturelle *Nosotros*, qui invite en février 1915 les intellectuels argentins à participer à une enquête sur « la guerre européenne et ses conséquences », rend également compte de cette francophilie dominante, bien que soient également publiés des textes relativement neutres ou implicitement favorables aux Empires centraux⁴⁰. Trois ans plus tard, la presse de Buenos Aires

³⁷ Cité par Gaillard, Gaston, *Amérique latine et Europe occidentale. L'Amérique face à la guerre*, Paris, Berger-Levrault, 1918, p. 301.

³⁸ Cf. Guerra, François-Xavier, « La lumière et ses reflets : Paris et la politique latino-américaine », dans André Kaspi et Antoine Marès (dir.), *Le Paris des étrangers depuis un siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1989, p. 171-181.

³⁹ Cité par Bonnefous, Édouard, « Les liens intellectuels entre la France et l'Amérique latine », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1953, p. 64.

⁴⁰ *Nosotros* (Buenos Aires), n°70, février 1915 ; n°71, mars 1915 ; n°72, avril 1915. Dans ces trois numéros paraissent 26 réponses à cette enquête que la rédaction de la revue a lancée après les réactions polémiques suscitées par la publication, dans le n°68 de décembre 1914, d'un article violemment francophiles de Juan Más y Pi (« Con los nuestros », p. 225-235).

diffuse abondamment les actions du *Comite Nacional de la Juventud*, groupe de pression créé en décembre 1917 et militant en faveur d'une entrée en guerre de l'Argentine aux côtés des Alliés. Fin mars 1915, un groupe d'intellectuels brésiliens – essentiellement des écrivains – est à l'origine d'une « Ligue brésilienne pour les Alliés », dont l'objectif est de coordonner les sympathies qui se sont exprimées dès le début du conflit en faveur de la France. Président de cette Ligue, José Pereira da Graça Aranha (1868-1931), grand connaisseur de l'Europe pour y avoir séjourné longuement à l'occasion de missions diplomatiques, déclare dans son discours d'inauguration – largement diffusé par la presse – que, « dès le déclenchement du conflit, nous sommes venus à la France, mus par l'instinct même qui nous a montré en cette guerre le renouvellement du combat de la barbarie contre la civilisation⁴¹. »

Encore faut-il ici se méfier des idées reçues et manier avec prudence les données dont nous disposons sur l'opinion des élites. Si certains commentateurs ont tenté de dresser des typologies de ces inclinations, aucune n'emporte complètement la conviction : ni celle qui oppose les intellectuels nourris de culture française et persuadés qu'il faut sauver la civilisation issue de 1789 à la caste militaire, souvent formée en Allemagne ou par des officiers allemands et profondément germanophile, et au clergé voyant en la France le pays de la séparation des Églises et de l'Etat et de l'anticléricalisme ; ni celle qui détermine une ligne de partage entre les professions juridiques d'une part, formées sous l'influence du droit allemand, et les professions littéraires, plus sensibles à la vie intellectuelle parisienne. Il est de nombreux contre-exemples qui rendent impossible toute généralisation.

2.2 *La guerre comme fin de la civilisation*

Si cette lecture manichéenne du conflit persiste chez de nombreux intellectuels jusqu'à l'armistice et même durant l'entre-deux-guerres, on note toutefois une inflexion des représentations de la guerre au fur et à mesure qu'elle s'enlise. Ce tournant devient particulièrement sensible au tournant des années 1916 et 1917, lorsque les grandes boucheries de Verdun ou du Chemin des Dames semblent définitivement attester l'absurdité de ce conflit. À l'idée que le conflit représente une lutte entre barbarie et civilisation se substitue progressivement l'intuition qu'il marque en réalité la fin d'un monde, la mort des valeurs élaborées depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, l'agonie d'une culture issue du rationalisme et du matérialisme dont l'Amérique latine a été l'une des dépositaires⁴². Le Brésilien Alceu Amoroso Lima, qui se convertit au catholicisme en 1929 après avoir incarné l'archétype de l'intellectuel latino-américain athée et voltairien, livre un précieux témoignage sur les cruelles révisions qui s'imposent à cette génération face au paradis perdu de la modernité européenne :

« Je voyais à Paris, centre de l'Europe, qu'un monde arrivait à la fin. C'était la fin de l'euphorie [...]. Finis le dilettantisme, la disponibilité. Commençaient la vie difficile, l'obligation de choisir entre deux extrêmes, le péché et le dogme... À partir de cette décennie de 1920 et 1930 s'est produite une inversion d'alliances, un renversement par rapport à Anatole France, Machado de Assis et Silvio

⁴¹ Cité par Gaillard, Gaston, *op. cit.*, p. 41.

⁴² Pour une approche de cette rupture intellectuelle à l'échelle de toute l'Amérique latine, cf. Compagnon, Olivier, « 1914-18 : The Death Throes of Civilization. The Elites of Latin America face the Great War », dans Jenny Macleod et Pierre Purseigle (éd.), *Uncovered fields. Perspectives in First World War Studies*, Leiden, Brill Academic Publishers, 2004, p. 279-295.

Romero. C'est qu'ils avaient inculqué dans nos esprits un scepticisme et un dilettantisme qui allaient nous mener à un choc en face de la catastrophe de la guerre. Nous avons tous été enclins, surtout à partir de 1918, à revoir nos idées et tout ce qui pour nous représentait la Belle Époque⁴³. »

Ce constat du suicide de l'Europe – pour reprendre les mots de Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier* – n'a rien d'original à première vue, puisqu'il rappelle celui que put dresser Paul Valéry dans *La Crise de l'Esprit* (1919) ; dans une certaine mesure, il semble même perpétuer le mimétisme des intellectuels latino-américains vis-à-vis de leurs traditionnels référents européens. Toutefois, il conduit aussi une partie des élites latino-américaines à remettre en question le culte aveugle qu'elles vouaient à l'Ancien Monde et à tenter de redéfinir l'identité nationale ou latino-américaine indépendamment de la référence européenne.

Dès 1915, l'enquête de *Nosotros* laisse entrevoir cette inflexion dans les représentations de la guerre. Ainsi Gregorio Uriarte écrit-il que, « si le conflit est résolu par la force seule, il restera encore l'espoir que les idéaux humanistes, qui menacent actuellement de sombrer dans les larmes et dans le sang en Europe, soient sauvés dans le monde américain⁴⁴. » Toujours en Argentine, le cas de Leopoldo Lugones est également riche d'enseignements. Alors que celui-ci incarnait parfaitement la lecture de la guerre en termes de civilisation et de barbarie dans les réflexions et reportages qu'il livrait à *La Nación* durant les premières années du conflit, le ton change en 1917 lorsqu'il préface le recueil de ces chroniques : la guerre n'est plus exactement pensée comme l'affrontement entre l'Allemagne barbare et la France rédemptrice de l'humanité, mais plus radicalement comme l'écroulement de l'Europe : « pour moi, le cataclysme actuel représente le terme d'une civilisation⁴⁵. » Et en tant que cœur de l'Europe, la France n'échappe pas au désastre et entraîne dans la boue des tranchées les valeurs qu'elle entendait véhiculer jusque-là. Vaut-il encore la peine de se battre pour elle ? Rien n'est moins sûr, conclut Lugones, au moment où l'Argentine est confrontée aux pressions des États-Unis souhaitant la voir s'engager dans le camp allié. L'Amérique latine, îlot de pureté partiellement épargné par le cataclysme, doit désormais œuvrer à la reconquête d'une identité propre. Ce que Lugones tentera d'ailleurs de faire dans l'entre-deux-guerres en devenant l'un des théoriciens les plus prolixes du nationalisme argentin⁴⁶.

Dans une perspective comparable, l'écrivain brésilien Monteiro Lobato (1882-1948) stigmatise lui aussi, dans une chronique parue en décembre 1919 dans la *Revista do Brasil*, les controverses qui ont opposé dans son pays les partisans de la « Civilisation » à ceux de la « Kultur », lesquelles se sont finalement livrées aux mêmes atrocités entre 1914 et 1918⁴⁷. Suicidée dans la boue des tranchées, l'Europe si volontiers hégémonique tout au long du XIX^e siècle perd ainsi tout crédit, qu'elle soit latine ou germanique.

⁴³ Cité par Miceli, Sergio, *Les intellectuels et le pouvoir au Brésil (1920-1945)*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble/Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1981, p. 51.

⁴⁴ *Nosotros* (Buenos Aires), n°71, mars 1915, p. 222.

⁴⁵ Lugones, Leopoldo, *Mi beligerancia*, Buenos Aires, Otero y García, 1917, p. 10.

⁴⁶ Les positions de Lugones sont toutefois complexes, puisqu'il est dans le même temps l'un des animateurs du *Comité Nacional de la Juventud* et écrit dans *La Nación* (Buenos Aires) du 14 juillet 1917 un poème commençant en ces termes : « Douce France, notre Mère, Mère de tous les hommes libres... »

⁴⁷ Monteiro Lobato, José Bento, *Críticas e outras notas. Obras completas*, São Paulo, Editora Brasiliense, 1965, p. 227-229.

En guise de conclusion

Cette étude des représentations de la Première Guerre mondiale dans la presse argentine et brésilienne permet donc de mettre en évidence une dynamique d'appropriation du conflit, qui n'était au départ qu'une affaire lointaine et radicalement étrangère et devient un enjeu proprement latino-américain, ainsi que les profondes modifications des représentations de l'Europe intervenant entre 1914 et 1918, celle-ci ne semblant plus en mesure de jouer le rôle de « modèle » qui avait été le sien tout au long du XIX^e siècle en Amérique latine. Ces conclusions trouvent de fortes confirmations dans l'examen d'autres types de sources, comme les archives diplomatiques ou les productions littéraires, et permettent de mieux comprendre le tournant identitaire que l'on observe en Amérique latine dans les années 1920 et 1930 – redécouverte du passé colonial, recherche d'une identité propre, exaltation de la nation « métisse », etc. –, bien connu de l'historiographie sans que celle-ci n'ait jamais établi de relation avec la Première Guerre mondiale⁴⁸.

Par ailleurs, ces réflexions trouvent des prolongements suggestifs dans l'étude des années de sortie de guerre, à une époque où les thèses de Demangeon et de Spengler sur le déclin de l'Occident ou celles de Aron sur la décadence de la nation française circulent massivement outre-Atlantique. Soucieux de s'intégrer au concert des nations dans le monde nouveau censé émerger des ruines du conflit et de faire entendre leur voix sur la scène internationale, le Brésil et l'Argentine intègrent la Société des Nations : l'un parce qu'il fait partie du camp des vainqueurs, l'autre en tant que neutre invité à rejoindre l'organisation genevoise après la Conférence de la Paix. Or, l'expérience de la SDN va générer dans les deux cas d'intenses frustrations accentuant le détachement de l'Europe : meurtrie du mépris dans lequel sont considérés les neutres, l'Argentine renonce à son siège dès décembre 1920 ; incapable de faire entendre sa voix auprès des puissances européennes, le Brésil en fait de même en 1926⁴⁹. C'est en ce sens que l'expérience avortée de la SDN participe au désenchantement vis-à-vis de l'Europe au même titre que la Grande Guerre, au Brésil, en Argentine et dans l'Amérique latine toute entière : le francophile mexicain Alfonso Reyes ne se demandait-il, en 1937, si « l'Europe [était] encore en état de nous dicter avec autant de force ses directives spirituelles⁵⁰ » ?

⁴⁸ Pour une approche synthétique de ce tournant identitaire, cf. Dévès Valdés, Eduardo, *El pensamiento latinoamericano en el siglo XX. Entre la modernización y la identidad*, vol. 1, « Del Ariel de Rodó a la CEPAL (1900-1950) », Buenos Aires, Editorial Biblos, 2000.

⁴⁹ Sur ce point, la bibliographie est plus abondante que sur la Première Guerre mondiale : cf. par exemple Vargas García, Eugênio, *O Brasil e a Liga das Nações (1919-1926)*, Porto Alegre, Universidade Federal do Rio Grande do Sul, 2000 ; Llauro, María Monserrat, et Raimundo Siepe, *Argentina en Europa : Yrigoyen y la Sociedad de las Naciones (1918-1920)*, Buenos Aires, Macchi, 1997.

⁵⁰ Cité par Rolland, Denis, « L'image de la France en Amérique latine au XX^e siècle », dans *La Révolution française, la péninsule Ibérique et l'Amérique latine*, Paris, BDIC, 1989, p. 161.